

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 30 (1892)  
**Heft:** 46

**Artikel:** Logogriphe  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-193245>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

pas inquiétaie dè cein tsandzi quand n'ein z'u la novalla mounia, ein cinquante et cinquantion, et le s'est peinsâie que du que le n'ein avâi pas fauta, faillâi laissi cé ardzeint iò l'étâi. Ma fâi onna veingtanna d'ans après, que le desâi que l'avâi onco on pion pliein dè pices dè 20 batz, on lâi dit que cein ne vaillâi perein què po la matâire, mâ que le ne poivè rein atsetâ avoué.

— Te possiblio, se le fe, mè que volliâvo cein gardâ tota ma viâ.

— Vo z'ariâ du cein pliaci à la tièce d'espargne, s'on lâi dit, et ora vo z'ariâ lo droblion.

— On lo ma dza de, se le repond; mâ tot cein l'est dâi bambioulès, kâ on ne mè farâ jamé encirairè que 'na pice dè 20 batz pouessè fèrè dâi petits.

A propos de la guerre du Dahomey où, dans les derniers combats, les obus à la mélinite, lancés par l'armée française, ont fait de si grands ravages dans les rangs ennemis, un chroniqueur fait les réflexions suivantes :

Si l'usage de ces terribles projectiles devient général, ce sera peut-être la fin de cette abomination qu'on appelle la guerre. Le jour où deux armées seront bien persuadées qu'elles pourront se détruire si complètement à distance qu'il n'en réchappera pas un homme, soyez sûrs qu'elles prendront, chacune de son côté, de la poudre d'escampette.

Et dame ! il n'y aura pas trop à leur en vouloir.

J'imagine qu'on finira par en revenir au procédé dont usèrent autrefois les Romains dans leur guerre contre Albe :

Trois combattont pour tous,

dit Corneille dans *Horace*, et il ajoute :

Nommons des combattants pour la cause commune ;  
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune,  
Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,  
Que le parti plus faible obéisse au plus fort ;  
Mais, sans indignité, pour des guerriers si braves...

A la bonne heure ! Voilà une solution. Il est vrai qu'on en a proposé une autre ; mais c'était au temps où il y avait des souverains absolus. Deux rois veulent se faire la guerre : on n'a qu'à les mettre en face l'un de l'autre une épée à la main.

Le diable, c'est qu'une fois son roi percé d'outre en outre, le peuple qu'il gouvernait serait capable de dire : bon débarras ! et de ne pas reconnaître l'autre.

Difficile problème à résoudre que cette question de la guerre !

#### Comment on termine une lettre.

A un supérieur on lui fera agréer la meilleure expression de ses sentiments très respectueux.

A un supérieur moins digne l'agrément de sa très respectueuse sympathie.

A un égal ami, l'expression de sa plus

sincère sympathie, ou : croyez à la sincérité de mes sentiments distingués.

A un intime, l'agrément de sa très sincère sympathie, les meilleures pensées d'un cœur très affectueux, très sympathique, ou : les plus gracieux compliments.

A un inférieur, ses meilleurs compliments, ses meilleures salutations. Je vous tiens en la plus parfaite considération.

A une dame, l'hommage de ses sentiments respectueux, de sa très respectueuse sympathie, l'agrément de ses plus gracieux hommages, l'hommage de son profond respect.

Le mot *hommage* ne s'emploie jamais que d'homme à femme.

Les *meilleurs sentiments* s'adressent à un ami inférieur.

Les *sentiments affectueux* à un presque égal.

Les *sentiments les plus sincères* et les *plus dévoués* à un presque supérieur.

Les *sentiments les plus dévoués* à un supérieur ou à un égal qu'on aime peu.

Les *sentiments respectueux et dévoués* à un supérieur ou à un vieillard.

Les *sentiments très respectueux* sont réservés à un degré plus élevé.

Les *sentiments les plus respectueux et les plus dévoués* à l'égard d'un chef suprême.

La *considération* est d'un usage exclusivement administratif et surtout commercial.

Le mot *serviteur* ne s'emploie plus.

*Mille amitiés, tout à vous, compliments, cordialement à vous, votre tout dévoué*, sont des formules qui s'emploient entre camarades ou amis très intimes.

*J'ai l'honneur de vous saluer* est sec et peu respectueux.

Toutes ces formules varient de mots et de manières ; ce qui les dicte, c'est l'imagination, la sincérité ; il est essentiel, surtout, de n'être pas en contradiction avec soi-même et d'éviter le ridicule ; enfin d'honorer les gens selon leur propre mérite et leur situation sociale.

Le mot de l'énigme du 29 octobre est *bissac*. — Aucune réponse juste.

#### Logogriphe.

Je reviens tous les ans remplacer mes trois frères.  
Si vous m'ôtez le cœur, je ne reviendrai plus.

#### Boutades.

Un chasseur marseillais racontait l'autre jour une de ses prouesses.

— J'aperçois un zour, dit-il, un merle comme zamaï z'en avais vu... Ze le tire, pan !... Il tombe !...

— Le tiriez-vous au vol ou bien posé ? lui demanda-t-on.

Alors le Marseillais très embarrassé, hésitant :

— Entre les deux, mon bon !

Il paraît qu'il est maintenant de mode, en Amérique, d'inscrire sur les faire-part le poids de l'enfant dont on annonce la naissance aux amis et connaissances :

*Nous avons l'honneur de vous faire part qu'il nous est né un fils de deux kilos...*

Seulement si l'orgueil et la coquetterie s'en mêlent, il faut s'attendre à une hausse prochaine du poids des nouveaux-nés. Jamais une maman ne voudra avouer que son enfant est plus léger que celui de sa voisine.

Calino a ses vues sur les rues de Paris et les noms des grands hommes qu'on leur donne.

— La rue Réaumur, soit, disait-il, Réaumur était un physicien distingué, qui doit être honoré par la postérité. Mais quelle injustice ! Son collègue Centigrade n'a pas même une petite ruelle...

A l'angle du faubourg Saint-Denis et du boulevard, s'élevait, sous le second Empire, une boutique de perruquier à la devanture de laquelle apparaissait un tableau représentant Absalom poursuivi par des guerriers et retenu dans sa course à travers les arbres par sa longue chevelure.

Au-dessous du tableau, on lisait ce quatrain :

Passants, contemplez la douleur  
D'Absalom, pendu par la nuque ;  
Il eût évité ce malheur,  
S'il eût porté perruque.

Une dame de Lausanne a depuis huit jours à son service une jeune campagnarde nouvellement débarquée en ville. Il y avait l'autre soir une petite réunion chez cette dame, et, vers dix heures, Mélanie entre au salon, apportant un plateau chargé de douze verres, dont six vides.

— Pourquoi ces verres vides ?

— Mais, madame, c'est pour ceux qui ne boivent pas.

Le critique Geoffroy, traité d'ânier par un auteur qu'il avait malmené, répliqua en ces quatre vers :

Oui, je suis un ânier, sans doute ;  
On le voit bien aux coups de fouet  
Que je donne à chaque baudet  
Que je rencontre sur ma route.

Le compositeur Philidor n'était pas content d'un de ses opéras qui avait lieu le matin. L'heure de midi a beau sonner, il fait recommencer l'ouverture, au grand désespoir des musiciens qui ne goûtaient point sa partition et qui avaient l'estomac creux.

Au moment d'attaquer, Philidor fait à l'orchestre une dernière recommandation :

— Les sourdines ! messieurs, les sourdines !

— Ils sont bien heureux ! crie un mu-